

Pourquoi les latinistes d'aujourd'hui ne connaissent pas leurs déclinaisons.

Tout un chacun peut constater ceci : en 2013, dans le très petit nombre des latinistes qui perdurent jusqu'au lycée, la proportion d'élèves qui connaissent vraiment leurs déclinaisons ou leurs conjugaisons est infinitésimale.

On entendra les mauvaises langues rejeter la faute sur les professeurs de latin au collège, qui ne les enseigneraient plus. Mais ceux qui ne font plus apprendre les déclinaisons, encore très minoritaires, auraient beau jeu de leur répondre que les élèves qui ont appris leurs déclinaisons ne les savent pas non plus.

Et je confirme; les lycéens auxquels j'enseigne ont eu à apprendre leurs déclinaisons pour d'innombrables interrogations plus ou moins réussies. Et pourtant ils ne les connaissent pas.

Pourquoi? Parce qu'apprendre des déclinaisons comme des micro-compétences ne donne absolument rien. Les déclinaisons ne s'apprennent que si l'indispensable récitation du paradigme (*rosa, rosam, rosae, rosæ, rosā...*) se renouvelle systématiquement dans la pratique de la langue, c'est-à-dire au cours des exercices de version et de thème, pâture du latiniste en herbe. Sans quoi la déclinaison n'est qu'une coquille vide parfaitement rébarbative, rebutante et même abrutissante.

Mais cela ne suffit pas encore à expliquer pourquoi ces déclinaisons sont si mal connues et glissent si bien loin de la mémoire des élèves. Il ne suffit pas de réactiver les connaissances grammaticales lors de l'étude des textes; encore faut-il que ces connaissances soient connectées entre elles. Comment connecter la notion d'accusatif et celle de « COD », ou celle de datif et celle de « COS » ?

En fait c'est impossible. Impossible si les programmes n'ont pas d'épaisseur, de densité, de connectivité. Quelle est l'épaisseur qui manque aux programmes actuels? C'est, en l'occurrence, le lien, profond, vertical, *sensé*, qui existe entre la notion d'accusatif et celle d'*objet*, et plus précisément d'objet de l'*action* ou de la *proposition*.

Lorsqu'on s'autorise, en dépit d'une application étroite d'une certaine linguistique formaliste, à parler de *sujet* et d'*objet* de l'action, les fonctions grammaticales, en français, prennent sens, cessant d'être uniquement des étiquettes acronymiques (GNS, COD, COS...) qu'on colle sur un paquet, qui vient avant ou après tel mot, qu'on identifie plus ou moins correctement comme verbe. Alors, quand je dis que l'accusatif désigne l'*objet de l'action*, le sens de la phrase latine s'éclaire de lui-même, sans passer par d'innombrables méandres abstraits.

Un programme dense, c'est un programme pourvu de sens, un programme sensé. Le sens, c'est *épais*. Quand on apprend ce qu'est un complément d'objet, on apprend pourquoi il s'appelle « complément », pourquoi il s'appelle « objet ». Ainsi, d'une certaine façon, plus on apprend, mieux on apprend.

De même, on retient mieux : « 476, chute de Rome, symbolisée par la déposition de l'empereur fantoche Romulus Augustule par le roi des Hérules (les Hérules avaient accompagné Attila dans ses conquêtes) Odoacre, qui renvoie les insignes impériaux à Constantinople, la seconde Rome » que : « V^e siècle : chute de l'empire romain. »

Nicolas Lakshmanan-Minet, 2013